JACQUES
GAUVAIN

ORFÈVRE, GRAVEUR ET MÉDAILLEUR

A LYON

AU SEIZIÈME SIÈCLE

PAR

M. NATALIS RONDOT

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



LYON

IMPRIMERIE PITRAT AINÉ

RUE GENTIL

MDCCCLXXXVII

JACQUES GAUVAIN

ORFÈVRE, GRAVEUR ET MÉDAILLEUR

Tiré à deux cents exemplaires numérotés
à la presse.

N° 125


SVR
QVE
CŒVR
PIED
TANT
FERME

JACQUES

GAUVAIN

ORFÈVRE, GRAVEUR ET MÉDAILLEUR

A LYON

AU SEIZIÈME SIÈCLE

PAR

M. NATALIS RONDOT

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



LYON

IMPRIMERIE PITRAT AINÉ

RUE GENTIL

—

M DCCC LXXXVII

JACQUES GAUVAIN



(Collection de M. T. Whitcombe Greene)

JACQUES GAUVAIN

ORFÈVRE, GRAVEUR ET MÉDAILLEUR

I

Il y a une branche de l'art qui se rattache à la sculpture par le mode d'expression de la forme et, dans une certaine mesure, par la nature des procédés du travail : c'est l'art du médailleur. L'histoire de cet art n'a pas encore été écrite d'une façon définitive; les études sur lesquelles cette histoire sera fondée sont à peine commencées. Cela s'explique : le produit de cet art, du moins avec le caractère propre de médaille, de

médaillon, est relativement nouveau ; l'art lui-même, en tant qu'art spécial, est une création moderne. Il a été formé en quelque sorte tout d'une pièce, présentant réunies, dès les premiers temps de sa formation, toutes les conditions qui devaient en déterminer, en élever le caractère, et limiter en même temps ses hardiesses. Il a pris naissance au milieu du XVe siècle, et, pendant deux siècles, grande a été sa fortune et vif son éclat.

On n'a pas eu, en France, au même degré qu'en Italie, surtout au XVe et au XVIe siècle, la passion des médailles. Nombreux furent ces ouvrages chez nos voisins, nombreux chez eux furent les maîtres médailleurs, et ces maîtres ont possédé à un rare degré les fortes qualités qu'exigeaient la composition et l'exécution.

On ne connaît pas encore, à dire vrai, notre école de médailleurs ; on est incertain de ses œuvres, et le nom de la plupart des maîtres est inconnu. Des médailles modelées par des mains françaises sont attribuées à des Italiens, et c'est récemment que nous avons démontré que la belle médaille de Philibert le Beau et de Marguerite d'Autriche avait eu pour auteur un orfèvre bressan, Jean Marende[1].

Le goût des médailles s'est répandu en France à la

[1] *Jean Marende et la médaille de Philibert le Beau et de Marguerite d'Autriche*. Lyon, 1883.

fin du xve siècle, il est entré assez rapidement dans les habitudes. Les médailles antiques et de charmantes imitations de celles-ci trouvèrent un emploi dans les pièces d'orfèvrerie et les bijoux. Des médailles devinrent le présent le plus ordinaire que les corps d'échevinage offrirent au souverain ou aux princes lors de leur entrée dans la ville[1]; elles servirent aussi à garder la mémoire de la fondation de grands édifices, à récompenser des services de toute nature [2], et prirent même place dans les usages de la vie privée.

On trouve à Lyon le plus de témoignages du prix qu'on attachait à ces ouvrages et de la recherche qu'on en faisait. Ce goût était plus vif dans cette ville qu'en aucun autre lieu de France; s'il y était autant entré dans les habitudes et s'il resta longtemps dominant, ce fut certainement un effet de l'influence des colonies,

[1] Les échevins de Lyon ne furent pas les seuls à offrir des médailles d'or au souverain et aux princes. On a fait à ces personnages de pareils présents à Tours, à Vienne, à Grenoble, à Romans, à Valence, à Montélimar, etc.

[2] Nous avons cité dans un précédent travail le don, fait par le Consulat en 1518, d'une médaille d'or au « conterolleur des chevaucheulx du Roy... pour avoir faict tenir plusieurs lettres et paquetz que ladicte ville a envoyez en Court... *La Médaille d'Anne de Bretagne et ses auteurs*, p. 45) ». Voici un autre exemple : 12 septembre 1533. « Mesdicts seigneurs ont ordonné donner une médaille d'or à monsieur Mre Guys Bresle, conseillier au grant conseil, lequel a esté député commissaire de par le Roy à ouyr le différant qui estoit à cause des deux deniers pour livre sur les denrées et marchandises entrant dans ceste ville de Lion pour satisfaire aux frais des entrées de la Royne et Mons^gr le Daulphin . . . » (Archives de Lyon, BB 52, f° 157 recto.)

des nations, comme on disait alors, italiennes, qui ont joué un rôle si actif au milieu de nous. Cet art, qu'on peut dire tout italien, du moins au XVe siècle et au commencement du XVIe, était exercé par des mains françaises ; nous l'avons fait nôtre en y appliquant notre façon propre de concevoir et d'exprimer les choses. Il est singulier que les maîtres de Vérone, de Venise et de Florence n'aient pas eu chez nous d'imitateurs. Les prédécesseurs des Dupré et des Warin, dont ceux-ci procèdent, sont restés obscurs ou inconnus, mais leur œuvre, inégale, il est vrai, est bien française; elle est tout à fait originale.

Nous avons fait connaître déjà quelques-uns des médailleurs lyonnais [1] : Louis Le Père, dont les travaux ont rempli les dernières années du XVe siècle, Jean Le Père, son fils, Jean Marende (de Bourg en Bresse), Nicolas Le Clerc, Jean de Saint-Priest, qui appartiennent au commencement du XVIe siècle, Jacob Richier, un Lorrain qui travailla dans le Dauphiné et à Lyon dans la première moitié du XVIIe siècle. Ces maîtres ne firent des médailles que par occasion ; chacun

[1] *Jean Marende et la médaille de Philibert le Beau et de Marguerite d'Autriche*. Lyon, 1883. — *Les Sculpteurs de Lyon du quatorzième au dix-huitième siècle*. Lyon, 1884. — *La Médaille d'Anne de Bretagne et ses auteurs, Louis Le Père, Nicolas de Florence et Jean Le Père*. Lyon, 1885. — *Jacob Richier, sculpteur et médailleur*. Lyon, 1885.

d'eux ne nous est même connu que par un unique ouvrage.

Nous faisons sortir aujourd'hui d'une obscurité profonde un artiste qui fut graveur et médailleur de profession, et dont quelques-uns des ouvrages nous ont été conservés. C'est de Jacques Gauvain que nous allons parler.

II

Jacques Gauvain était surnommé le Picard ou Picard.

Une famille du nom de Gauvain demeurait à Lyon depuis le XIVe siècle, et un Jean Gauvain, dont nous ignorons la profession, était soumis à la taille en 1363 [1]. Cependant, d'après le surnom que notre maître a porté, il est probable qu'il est né en Picardie. Il n'est certainement pas Flamand, comme Pinchart l'avait supposé [2].

Gauvain est la forme correcte de ce nom qui est écrit de plusieurs manières dans les rôles des tailles

[1] « Johan Gauvaint », du côté du Royaume (. . 1363-1385).

[2] *Histoire de la gravure des médailles en Belgique*, p. 7. — Il est possible toutefois que Gauvain ait été formé et ait travaillé en Flandre.

et les comptes. On lit : Gauvain, Gauvayn [1], Gauveyn, Gauvyn, Gouveyn, Gaveyn, Gavain, Gauvan, Gavan, Cauvain et Cavan. Ce maître est même appelé, dans un chartreau de 1528-1527, « Jaques Gauvey dit Astrigot, orphèvre... [2] » Il est également désigné dans les comptes sous le nom de « maistre Jaques l'orfèvre ». Enfin Gauvain a donné pour légende à des médailles qu'il a faites à son effigie : IACOBVS GAVVANVS et IACOBVS GAVANVS.

Jacques Gauvain s'est marié deux fois [3] :

En premières noces, avec la fille de Jean Le Père, maître orfèvre, à Lyon [4] ;

En secondes noces, avec une des filles de Guillaume Carme dit Augustin, maître orfèvre à Lyon [5].

[1] Un « Loys Gauvayn » , dont la profession n'est pas indiquée, demeurait, en 1538, à Lyon, du côté du Rhône (Archives de Lyon, CC 143).

[2] Archives de Lyon, CC 37, 1528-1529, f° 17 recto.

[3] Archives de Lyon, CC 35, f° 52 recto : « Me Jaques Gauvain, mary de la fille dudict Jehan Le Père . . . » ; f° 99 recto : « Jaques Gauvain, orfèvre, gendre de Guillaume Augustin . . . (1516-1538). » CC 142, f° 96 verso (1538). CC 21, f° 101 verso (1538).

[4] Jean Le Père, maître « dorier et orfèvre *(sic)* » (. . 1492 - † de 1534 à 1537). Nous avons fait connaître ce maître dans notre notice de *la Médaille d'Anne de Bretagne* (p. 26 à 36). Jean Le Père fit le porc-épic d'or que la ville de Lyon présenta à Louis XII en 1499, le lion d'or offert à François Ier en 1515, les coupes d'or données en 1516 à la reine Claude et à la régente (mère de François Ier), etc.

[5] Guillaume Carme dit Augustin, maître dorier ou orfèvre, demeurait du côté de l'Empire et a travaillé à Lyon pendant une cinquantaine d'années (. . 1472 - † 1523 ou 1524). Il avait deux fils et trois filles ; celles-ci ont

Il a eu, nous ne savons de laquelle de ses deux femmes, deux fils, qui furent tous les deux orfèvres à Lyon, savoir :

Nicolas, appelé quelquefois Nicolas le Picard, qui travaillait à Lyon en 1556 ;

Jean, qu'on trouve désigné aussi souvent sous le nom de Jean le Picard ou Picard que sous celui de Jean Gauvain, Gavyn ou Cauvain. Jean, fils de notre Jacques, fut député des orfèvres en 1565, en 1567 et en 1569, et demeurait du côté du Rhône (..1556-1571).

Jacques Gauvain était à Lyon en 1515 [1].

épousé, l'une notre Jacques Gauvain, la deuxième Didier Besançon, maître orfèvre, tailleur de la monnaie de Lyon, et la troisième Pierre Dupuys, maître orfèvre. Guillaume Carme fut élu sept fois député des orfèvres aux assemblées générales pour l'élection des conseillers de la ville.

[1] Archives de Lyon, CC 21.

III

JACQUES GAUVAIN, TAILLEUR DE LA MONNAIE DE GRENOBLE

Gauvain fut commis à l'office de tailleur de la monnaie de Grenoble le 7 février 1521 [1]; il exerça ces fonctions pendant que Jean Marion était en possession de cette charge et après le décès de Marion [2].

[1] De Saulcy, *Éléments de l'histoire des ateliers monétaires du royaume de France*, 1877, p. 23. — L'année était établie, au xvie siècle, dans le Dauphiné, de deux manières différentes : l'autorité civile faisait commencer l'année au 25 décembre; l'autorité ecclésiastique la faisait commencer au 25 mars. Le premier mode était le plus répandu.

[2] Jean Marion, qui était changeur à Lyon, avait été nommé tailleur de la monnaie de Grenoble; il remplissait ces fonctions en 1503, ainsi qu'en 1509. Il fut confirmé dans la possession de cet office le 14 mai 1521, mais, comme des plaintes avaient été présentées contre lui à la Chambre des comptes, les gardes de la monnaie reçurent l'ordre de le surveiller de près. (Archives de l'Isère, B 2830, f° 206.)

Gauvain n'a jamais exercé l'office de tailleur que par commission. En février 1522, il est désigné dans une pièce de la Chambre des comptes de Grenoble comme il suit : « Honorable homme Jaques Gauvain, commis par messieurs des comptes du Daulphiné à l'exercisse de l'office de tailheur de ladicte monnoye jusques à ce que aultrement soit ordonné. [1] »

Il a gravé en 1523 les coins des blancs à la couronne ou douzains [2]. Nous verrons plus loin qu'il a gravé aussi les coins de l'écu au soleil et du teston.

Gauvain remplit les fonctions de sa charge jusqu'au mois d'août 1524, et fut remplacé par Jean Farbot l'aîné, orfèvre de Grenoble.

Farbot ne se montra pas à la hauteur de sa tâche. En 1525, les gardes et le maître particulier de la monnaie de Grenoble exposèrent au « général maistre des monnoies du Daulphiné » l'état déplorable dans lequel se trouvait la monnaie et dont ils rendaient Jean Farbot responsable.

Voici des extraits de leur requête :

« . . . Supplie humblement que comme ainsi soet

[1] Archives de l'Isère, Archives de la Chambre des comptes de Grenoble, B *Quintum registrum bustiarum monetarum Dalphinalium inceptum de anno Domini 1521* . . . 2839, f° 12.

[2] De Saulcy, *Histoire numismatique du règne de Francois Ier*, p. 140 et 150.

que Jehan Farbot orfèvre de ceste présente cité ait esté commis à la taille de ladicte monnoye sur le différant de Jehan Marion et de Jaques Gavain et à l'entérination de leurs lettres, lequel Jehan Farbot combien que par le passé assés méchamment ait fourny ladicte monnoie, encour de présent va de mal en pis, en tant qu'il n'y a ne pille ne trosseau de chouse qui sert de quoy on peut faire pièce, pour quoy ladicte monnoye en est en chome ou presque.

« Sur quoy supplie lesdicts leur estre pourveu juridiquement par messieurs des comptes ou vous sur ce et pourvoyant leur emplir licence de faire thailler audict Jaques Gauvain, comme il faisoit advant que ledict Farbot fût commys, pilles, trosseaulx, jusques à ce que ledict Jehan Farbot en aye fourny souffisamment ladicte monnoie ou qu'il soit dict par la Court et MM[rs] des comptes à qui ledict office sera pour fournir ladicte monnaie, pour et afin que ladicte monnoie ne tombe en choumage et que le Roy et la chose publicque ne soit intéressé. »

On lit à la fin de cette requête : *Habita conferentia cum dominis Camere, fuit provisum supradicto Iacobo Gavein prout latius in litteris per nos eidem directis continetur.*

Farbot fut maintenu néanmoins en possession de

son office. Gauvain était revenu à Lyon et s'était remis à son travail d'orfèvre.

A la suite des difficultés dont nous venons de parler, Benoît Seignoret, conseiller du roi, général maître des monnaies, écrivit, le 9 août 1525, à Gauvain une lettre portant commandement d'apporter immédiatement à Grenoble les fers, piles et trousseaux, que celui-ci avait emportés avec lui à Lyon [1], ainsi que les poinçons et l'alphabet que le général maître des monnaies avait enfermés dans un coffre scellé de son sceau. Seignoret informa Gauvain qu'une chambre serait préparée pour celui-ci à la monnaie de Grenoble, afin qu'il pût donner toutes les explications qui lui seraient demandées et qu'il pût aussi faire aux piles et aux trousseaux différents changements (entre autres la gravure de points fermés ou ouverts).

Gauvain obéit à cet ordre, et profita de cette occasion pour chercher à faire revenir la Chambre des comptes sur la décision qu'elle avait prise à son sujet, pour faire régler l'arriéré qui lui était dû et s'en faire payer. Sa supplique est du mois d'août 1525.

« Messeigneurs, dit Gauvain, en suyvant le mandement de Mgr le général des monnoyes de ce pays et

[1] Il est probable que Gauvain, auquel ses gages n'avaient pas été payés, avait emporté les coins de la monnaie en garantie de sa créance.

vostre voulenté attachée à la présente Jaques Gauveyn commis par voz seigneuries à l'office de tallieur de la monnoye de ceste ville est venu en ceste ville et a apporté les fers, pilles et trosseaulx mentionnez audict mandement faictz par ledict Gauveyn en suyvant vostredicte commission et se offre estre prest de eslire domicille et bailler plegie souffisantz en ce pays et de ouvrer et exercer ledict office en la maison de la monnoye en ungne chambre et de faire ce qui luy sera ordonné et commandé par voz seigneuries. Toutesfois pour ce que Me Farbot orfesve de ceste cité par moyen de autre commission de vosdictes seigneuries se entremet dudict office et y a besoigné et ouvré et pourroit donner gros empesche audict Gauvayn touchant ledict office auquel ledict Gauvayn fournira de tout ce qui sera nécessaire sans ayde dudict Farbot et qu'en telz offices ne peuvent estre commis plusieurs sans gros dangiers.

« Supplie très humblement ledict Gauvayn à vos seigneuries qu'il leur plaise continuer et renover audict Gauveyn ladicte commission adressée jadis audict Gauveyn et révoquer ladicte commission faicte audict Farbot ou à aultre touchant ledict office, moyennant les susdictes oblations que ledict suppliant a toujours offert et offre et aussi sadicte souffisance et dangiers dessusdicts et que ledict suppliant audict

office depuis ladicte commission ni devant n'a faict ni entend faire chose digne de repréhension, ayns y a vacqué et entendu, vacquera et entendra toujours loyaulment jouxte vosdicts commandemens.

« Et autrement et en cas de refus de continuation de ladicte commission et inhibitions susdictes supplie ledict Gauvayn luy estre satisfait desdicts fers, pilles et trosseaulx et aultres ouvrages qu'il a faict pour ledict office, ensemble de ses intérests et dommages qu'il a soubstenu pour obéyr à vosdicts mandemens de commission lesquels il estime à 500 liv. t., mesmement pour ce que pour satisfaire à vosdicts mandemens ledict suppliant a laissé plusieurs aultres œuvres et ouvrages à luy commis et soubstenu grosses pertes esquelles supplie d'avoir esgard. . .

« Ce sur quoy demande avoir esgar par vous, Messeigneurs des comptes du Daulphiné, Jaques Gouveyn, député et commis par vos seigneuries à l'office de talheur de la monnoye de ceste ville, suppliant pour avoir continuation de ses peynes, travaulx et despens faictz à cause de ladicte commission et par voz mandemens et de monsieur le général des monnoyes de ce pays, comme ledict suppliant a exhibé et faict apparoir.

« Et premièrement pour ses gaiges pour l'année mil cinq cent vingt quatre finie ledict an au moys

d'aoust auquel moys fut bailliée ladicte commission à Me Jehan Farbot.

« Item pour le reste de ses gaiges de l'année mil cinq cent vingt trois et du dernier terme duquel n'a receu que xx livres, reste deu de ladicte année à payer v liv. t.

« Item pour sept pilles de testons et ugne pille d'escu estans en la caisse exhibée par ledict suppliant, à reyson de deux escus pour chacune pille xxxij liv. t.

« Item pour vj pilles et quatre douzaines de trosseaulx estans en ladicte caisse prest à talher ou rendre lesdictes pilles et trosseaulx x liv. t.

« Item pour les ponsons et utilz à talher lesdictes pilles et trosseaulx et aultres nécessaires à ladicte monnoye, estans en ladicte caisse exhibée c liv. t. »

En marge il est écrit : *De istis ponsonibus fuerunt capti et retenti undecim sculti ex effigie piscis Dalph. qui fuerunt taxati ad xxj lib. x s. t. et residuum repetat et retrahat supplicans si velit.*

« Item pour trois voages que ledict suppliant a faict de Lion en ceste ville tant pour apporter lesdictes caisse, pilles, trossaulz et poinsons que pour obéyr à vos mandementz et dudict général des monnoies. Et a vacqué chacun voage xv jours et plus et mesmement ce présent voyage environ ung moys . . . et demande

3

par jour ung escu qu'il gagneroit à sa meyson . . .
1 (cinquante) escus. »

En marge il est écrit : *Quo ad duo prima viagia de quibus non constat, nihil hic; et ubi constare tenetur ex debito officii pro quo superius sua stipendia fuerunt taxata. Respectu vero ultimi viagii, Domini computorum de illo plene informati taxaverunt dicto supplicanti videlicet.* XXV liv. t. [1]

La requête de Gauvain fut écrite en son nom par un nommé Grandi.

Le 19 août, le général maître des monnaies fut entendu par la Chambre des comptes; chacune des réclamations de Gauvain fut examinée, et sur l'original de la requête est consignée en marge la décision de la Chambre sur chaque point.

Jacques Gauvain n'obtint pas une nouvelle commission de tailleur de la monnaie de Grenoble. Le 28 août 1525, il reçut deux mandats pour le payement de ce qui lui était dû, et, le 5 septembre 1525, les auditeurs des comptes du Dauphiné firent délivrer à Jean Farbot[2] les piles et les trousseaux que

[1] Archives de l'Isère, Archives de la Chambre des comptes, B 2831. *Sextus liber pedum ordinationum et cassationum monetarum Dalphinalium de anno 1521* . . . Cahier XXII, folio 148.

[2] Jean Farbot l'aîné était encore tailleur de la monnaie de Grenoble en

Gauvain avait gravés et qui venaient d'être achetés à celui-ci :

Deinde die quinta septembris 1525 domini I. Gaucherii et Io. Fleardi, auditores computorum, ordinaverunt expediri Iohanni Farboti aurifabro Gratianopolitano, sex pillas et xxxvj troussellos pro operando in moneta hujus civitatis factos et apportatos a civitate Lugduni per Iacobum Gaveyn que promissa fuerunt dicto Farboti...[1].

Gauvain fut fort occupé pendant tout le temps qu'il fut commis à la taille ; il grava les poinçons de toutes les monnaies qui étaient frappées alors à la monnaie de Grenoble[2].

1533. (Archives de l'Isère, B 2832, f° 241.) André de Lysle, orfèvre à Lyon, fut nommé tailleur de la monnaie de Grenoble en septembre 1540, résigna ces fonctions en 1541, et Jean Farbot redevint tailleur de la monnaie.

[1] Archives de l'Isère, B 2831, f° 60.

[2] Archives de l'Isère. Nous devons la communication des documents qui se rapportent au service de la monnaie de Grenoble à de Saulcy et à M. Prudhomme, archiviste du département de l'Isère. — De Saulcy, *Ateliers monétaires*, p. 23, et *Histoire numismatique du règne de François Ier*, 1876, p. 35, 36, 94, 102, 140 et 150.

IV

JACQUES GAUVAIN, MAITRE ORFÈVRE A LYON

Tout en étant tailleur de la monnaie de Grenoble, Jacques Gauvain avait son domicile à Lyon et était soumis à la taille dans cette ville : il payait 15 sols tournois en 1522, 22 sols 4 deniers tournois en 1524. Il exerçait à Lyon le métier d'orfèvre, et l'on vient de voir qu'il estimait à un écu d'or par jour le produit de son travail; un écu d'or, c'était près de 50 francs de notre monnaie.

Le chapitre de l'église Saint-Jean de Lyon le chargea, en janvier 1520 (1521, nouveau style) de faire un « reliquière du chief Saingt Iean Baptiste », qui devait être d'argent enrichi d'or et de pierreries.

Dictj dominj capellanj ut premictitur congregatj devocione moti et in honore beati Iohannis Baptiste patroni majoris Ecclesie ordinaverunt et ordinant fiat reliquiarium argenteum ad reponendum reliquias ipsius divi Iohannis Baptiste existentes in ecclesia predicta ad instar et secundum formam datam eisdem dominis per magistrum Iacobum aurifabrum et civem hujus civitatis — quj faciet dictum opus et predicto opere incipiendo ordinaverunt et ordinant tradj et expediri dicto magistro Iacobo sommam tercentum librarum Turonensium proviso que ipso tradat de illis caucionem sufficientem [1].

(Signé) GROLES [2].

Nous ignorons pour quelle raison Gauvain resta dix ans sans travailler à cet ouvrage qu'il n'exécuta pas. Le 4 juillet 1530, assisté de ses nouvelles cautions, Didier Besançon, tailleur de la monnaie de Lyon [3], et Jéronyme Henry, orfèvre, il rendit aux chanoines l'argent, l'or et les pierreries qu'il devait

[1] Les cautions de Gauvain furent Guillaume Carme dit Augustin, son beau-père, et Pierre Carme dit Augustin, son beau-frère.

[2] Archives du Rhône, *Actus capitulare Ecclesie Lugdunensis*, vol. XXXVI, fº 174, verso.

[3] Didier Besançon était beau-frère de Gauvain.

« mectre en œuvre et employer audiet reliquaire [1] ». Dans la délibération du ehapitre faite à l'oeeasion de eette remise, le greffier a éerit, au lieu de Gauvain, tantôt Grimain et tantôt Germain, et il lui a donné la qualité de « graveur et orfèvre de Lyon ». Le mot de graveur était d'un usage déjà aneien à Lyon ; nous l'avons trouvé en 1480 [2]. Il était appliqué ordinairement aux graveurs d'estampes sur métal. Les graveurs de monnaie étaient appelés *tailleurs de fers;* les graveurs sur bois, *tailleurs de molles*, *tailleurs d'histoires,* et, à partir de 1570 (et même quelque temps auparavant), à Lyon, les *imagiers*, les *faiseurs d'images*, les *tailleurs d'images*, sont des graveurs d'estampes [3].

Gauvain ne paraît pas avoir fait de pièees d'orfèvrerie pour le Consulat de Lyon.

[1] Archives du Rhône, *Actus capitulares*, vol. XL, f°s 154 et 155.

[2] Le mot *graver* était entré dans la langue avec sa signification actuelle dès le milieu du quatorzième siècle. (Voir notre essai sur *les Artistes et les maîtres de métier à Lyon au quatorzième siècle*. Lyon, 1882, p. 53 et 54.)

[3] *Les Sculpteurs de Lyon du quatorzième siècle au dix-huitième siècle*, p. 8 et 9.

V

JACQUES GAUVAIN, MÉDAILLEUR

Jacques Gauvain a fait des médailles; les médailles que nous connaissons de lui sont modelées et coulées. Quelques-unes de ces médailles ont été conservées.

1. — Les médailles à l'effigie de Gauvain.

Les trois premières médailles que nous décrirons sont à l'effigie de notre maître.

(Fleuron.) · IACOBVS · GAVANVS · AVRIFABER ·

Buste de Gauvain tourné à droite.

La tête, coiffée d'une résille, porte un chapeau plat à plumes.

Grènetis.

Sans revers.

Cabinet de Berlin[1] : de bronze, 51mm.5. Collection de M. T. Whitcombe Greene, à Winchester (autrefois dans la collection Milani) : de bronze, avec traces de dorure, 51mm.6.

Les *surmoulés* ont de 48mm.7 à 52mm.5 de diamètre.

· IACOBVS · GAVVANVS · AVRIFABRI · 1523·

Buste de Gauvain tourné à droite.

La tête, coiffée d'une résille, est couverte d'un chapeau plat à plumes.

Cordon.

Sans revers.

Collection de M. T. Whitcombe Greene : de bronze, 45mm.6.

· IACOBVS · GAVVANVS ·

Buste de Gauvain tourné à droite.

La tête coiffée d'une résille est couverte d'un chapeau plat sans plumes.

Cadre avec moulures.

Musée du Louvre : moulage en plâtre provenant de la collection du graveur Depaulis.

[1] L'héliogravure a été faite d'après l'exemplaire du Cabinet de Berlin.

JACQUES GAUVAIN



(Musée Royal de Berlin)



(Collection de M T Whitcombe Greene)

Héliog. Dujardin

Les *surmoulés* de bronze ont de 42 à 43.2 millimètres.

2. — Les médailles
de la reine Éléonore, du dauphin François
et du chancelier Duprat.

La reine Éléonore, femme de François Ier, le dauphin François et Antoine Duprat, cardinal légat et chancelier de France, firent leur entrée à Lyon en mai 1533 [1]. Le Consulat offrit une médaille d'or à chacun de ces personnages.

Les extraits des délibérations consulaires et des comptes, les mandements et les quittances qui suivent, font connaître de la façon la plus nette les décisions relatives aux médailles et donnent le nom de l'auteur.

« Jeudy xve jour de may v^{c} trente troys.

« A esté ordonné faire les présens des entrées, assavoir, le présent de la Royne de six cens à sept cens escuz, à monseigneur le Daulphin de quatre cens escuz, à monseigneur le chancellier de troys cens escuz [2]. »

[1] Le Dauphin fit son entrée le 22 mai et la reine le 27 mai 1533.
[2] Archives de Lyon, BB 52, f° 140 recto. et BB 53, f° 1 recto.

16 mai 1533. — « A esté ordonné à Mons[r] le chevalier Vauzelles [1] faire marché avec maistre Jaques le Picard et autres orfèvres pour la façon des présens pour les entrées de la Royne, du Daulphin et monseigneur le Légat chancellier au pris et ainsi que ledict s[r] Vauzelles verra estre affaire et que bon luy semblera [2]. »

16 mai 1533. — « Maistres Jaques Gauvayn, Richard Bigotet et Jehan Rosseau, orfèvres, ont receu réallement de messieurs les conseillers de la ville de Lion par les mains de sire Symond Court ung lingot d'or pezant vingt ung marc cinq onces xiij deniers por faire les trois présens, l'un à la Royne, l'autre à monseigneur le Daulphin et l'autre à monseigneur le Légat, selon le portraict qui leur a esté baillé por leurs prochaines entrées. Duquel or ilz promectent faire lesdicts présens sans aucune mutacion de l'or et en rendre bon poix et bon compte, et pour la façon leur a esté acourdé six vingtz escuz d'or au soleil et promectent rendre lesdicts présens ausdictes entrées avec obli-

[1] Le chevalier de Vauzelles est Jean de Vauzelles, qui, après avoir été curé de l'ancienne église Saint-Romain, puis curé de Tassin, devint, en 1521, chevalier de l'Église de Lyon, et, vers 1527, prieur commendataire de Montrottier. Il fut maître des requêtes de Marguerite de Navarre et aumônier de François I[er].

[2] Archives de Lyon, BB 52, f° 141 recto, et BB 53, f° 2 recto.

gation de corps et des biens, *in forma* présens Gabriel Bergier et Jehan du Mas [1]. »

« Mardy xxe may (1533). La Reine entrera mardy prouchain.

« Le Daulphin le jour précédent qui sera jeudy prochain.

« Le Légat samedy prouchain.

. . . .

« Et faire une ystoire à ladicte porte de Bourgneuf et une autre aux Changes, ainsi que Monsr de Montrotier advisera, et faire faire le paille de velours cramoysi et au fondz ung grand escu à ses armes (du Dauphin) et luy présenter après son arrivée ou le lendemain le présent qu'on a jà ordonné et dont a esté donné charge à Jaques le Picard de ce faire [2]. »

. . . .

« A sire Symon Perret [3], cytoyen de Lion, la somme de deux mil huit cens cinquente livres huit solz quatre deniers tournois por dix sept marcs sept onces trois deniers d'or à xxij caraz demy qu'il a fourny qui est à raison de soixante dix escuz sol et trente six solz

[1] Archives de Lyon, BB 52, f°s 141 verso et 142 recto, BB 53, f° 3 recto.

[2] Archives de Lyon. BB 52, f° 143 verso.

[3] Simon Perret, changeur.

six deniers monnoye duquel ont esté faictes les médailles données et présentées à la Royne et à monseigneur le Daulphin por lesdictes premières entrées, lesquelles médailles estoient ouvrées et taillées à leurs louanges sellon le portraict et divise Monsr de Montrotier [1] qui a faict et dressé tous les mistères desdictes entrées. Aussi une autre médaille faicte à la manière d'un petit livre aussi ouvré [2] à devise et louange de monseigneur le Légat et à luy donné por sa nouvelle et première entrée, lesquelles médailles sont du poix cy après déclairé, assavoir, celle de la Royne de huit marcs quatre onces vingt-deux deniers, celle de mondict seigneur le Daulphin de cinq marcs deux onces dix-huit deniers, et celle de monseigneur le Légat de trois marcs sept onces unze deniers, revenant à ladicte quantité de xvij marcs vij onces iij deniers . .

« Audict Perret plus pour les mesmes parties et ordonnances deux cens soixante dix livres tournois por la valleur de six vingtz escuz d'or sol qu'il a payez à Me Jaques Gauvain dict le Pycart orphèvre, auquel ledict Perret avoit advancé de ses deniers ladicte

[1] Jean de Vaûzelles, prieur de Montrottier.

[2] Dans le double de ce compte qu'on trouve dans le registre CC 273, f° 28 verso, on lit : « . . . Aussi une autre médaille d'or faicte à la manière d'un petit livre ouvert à la devise et louange de monseigneur le Légat. . . »

somme qui est por la façon desdictes médailles, ainsi qu'accordé luy avoit esté par messieurs les conseillers, cy ij^{c} lxx $^{liv.}$ [1]. »

Il faut ramener les poids et les prix au poids et à la monnaie de nos jours, afin qu'on se rende mieux compte de la grandeur exceptionnelle de ces médailles et de leur haute valeur.

La médaille de la Reine pesait 8 marcs 4 onces 22 deniers, soit 2,108^{gr}.44 ; celle du Dauphin, 5 marcs 2 onces 18 deniers, soit 1,307^{gr}.89 ; celle du Légat, 3 marcs 7 onces 11 deniers, soit 962^{gr}.44. Il était entré dans ces médailles 17 marcs 7 onces 3 deniers d'or à 22 carats 1/2, soit 4 kilog. 478^{gr}.78.

Cette quantité d'or fut payée 2,850 livres 8 sols et 4 deniers tournois ; cette somme représente environ 57,000 francs de notre monnaie.

Les 120 écus d'or au soleil, prix de la façon, valaient 270 livres tournois, l'écu au soleil ayant cours pour 45 sols tournois en 1533. Au taux de 11 fr. 29

[1] Archives de Lyon, CC, compte de Simon Court. Ce compte a été transcrit avec très peu de changements dans le registre CC 373, f° 28 verso. Ci-après l'autre rédaction relative au prix de la façon : « Plus est deu audict Perret, la somme de deux cens soixante dix livres tournois por la valleur de vj^{xx} escuz d'or sol convenuz et accourdez à Me Jaques Gauvyn orphèvre et par ledict Perret payez et advancez audict Gauvayn por la façon desdictes médailles. . . » La quittance, datée du 9 juillet 1533, est signée *S. Perret*.

et en supposant le pouvoir de l'argent quadruple, les 120 écus équivalent à 5,420 francs de notre monnaie.

Jean de Vauzelles, le prieur de Montrottier, « a fait et dressé, à la prière du Consullat, la facture desdictes entrées », mais c'est Salvator Salvatori, architecte et tailleur d'images[1] florentin[2], qui a conduit « les ystoires et triomphes », qui a « conduict, pourtraict et taillé les besoignes aux painctres, menuysiers et autres ouvriers, — selon la divyse mons^r de Montrotier[3] ».

Jean de Vauzelles a donné les sujets et a composé les légendes des médailles. Salvatori en a fait le dessin, nous ne croyons pas qu'il en ait fait le modèle.

Jacques Gauvain a modelé et a coulé les médailles; il s'était adjoint Richard Bigotet[4] et Jean Rousseau[5], et les documents établissent nettement que ceux-ci ont travaillé en sous-ordre.

[1] Les sculpteurs étaient appelés à Lyon *tailleurs d'images*, *imaigiers* ou *imagiers* dans la première moitié du XVIe siècle.

[2] Salvator Salvatori, « florantin ymaigier », a « conduict l'ouvraige des mistères et eschaffaulx » des entrées de 1533. Thomassin Gadagne, qui fit élever un nouveau bâtiment à l'hôpital Saint-Laurent, avait chargé Salvatori d'en diriger la construction ; c'est ce que celui-ci fit de 1534 à 1536. Salvatori signait *Saluator Saluatorj* et *Saluatr^a*. (N. Rondot, *Les Sculpteurs de Lyon*, p. 32 et 33.)

[3] Archives de Lyon, CC 273, f° 28 recto.

[4] Richard Bigotet était maître orfèvre et joaillier à Lyon (.. 1529-1563).

[5] Jean Rousseau ou Rosseau était maître orfèvre à Lyon (.. 1533- † de 1538 à 1544).

Deux de ces médailles sont perdues, savoir : la médaille de la Reine et celle du Légat.

Avant de parler de la médaille qui a été conservée, nous devons fournir une indication sur celle qui fut offerte au chancelier Duprat. Cette médaille a été faite « à la manière d'un petit livre ouvert à la louange et devise de monseigneur le Légat ». Sur une autre copie du compte on lit : « ... A la manière d'un petit livre ouvré à la devise et louange de monseigneur le Légat. » Il est probable que la médaille avait au revers un livre ouvert, et cette idée devait être venue à un Italien, à Salvatori. Des médailles italiennes présentent en effet des revers de ce genre. Le revers de la belle médaille faite par Vittore Pisano dit Pisanello à l'effigie de Pietro-Candido Decembrio montre un livre ouvert appuyé contre un rocher [1]. Une médaille à l'effigie d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, ouvrage de Baldassare d'Este, a également au revers un livre ouvert [2].

La médaille qui fut offerte au Dauphin[3] est arrivée jusqu'à nous. Un exemplaire de bronze, le seul qu'on

[1] *Trésor de numismatique*, médailles italiennes, 1re partie, pl. VI, n° 2. — A. Armand, *Pisano*, t. I, p. 3, n° 3. — Aloïss Heiss, *Pisano* p. 16, n° 4, pl. II.

[2] A. Armand, *Baldassare*, t. I, p. 52, n° 1.

[3] Le dauphin François, né le 28 février 1517 et qui mourut le 10 août 1536.

connaisse, était entré dans le cabinet du comte Borghesi, le célèbre épigraphiste, et a été vendu après la mort de ce savant. Cette pièce a été comprise dans la deuxième vente faite en 1880 [1], et appartient aujourd'hui à M. Chabrières-Arlès.

Avers. (Fleuron) FORTVNENT (fleuron) TARDOS (fleu-



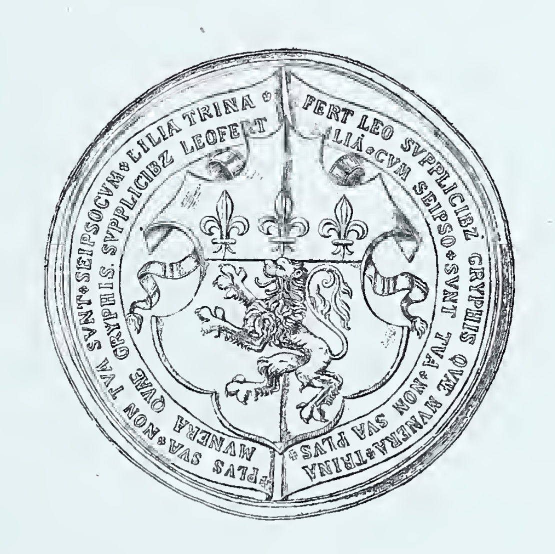
ron) CVRSVS (fleuron) TESTVDINIS (fleuron) ALE (croix) DII (fleuron) FORTVNARV̄T (fleuron) CETERA (fleuron) (et sur une seconde ligne à droite) VIVE (fleuron) ALACER

Un enfant nu, tourné à droite, à cheval sur un

[1] *2° Catalogo del museo Bartolomeo Borghesi.* Rome, 1880, p. 40, n° 396, avec dessin lithographié représentant les deux faces de la médaille. Le prix de vente aux enchères fut de 1,240 francs, plus les frais. Cette médaille fut vendue plus tard à un prix beaucoup plus élevé.

dauphin, tient une tortue de la main droite et une paire d'ailes de la main gauche. Le dauphin qui est au milieu des flots porte sur la tête la couronne ducale.

Au bas une banderolle sur laquelle on lit :



(Fleuron) DILIGENS (fleuron) CVNCTATOR (deux fleurons) DII-TE (fleuron) FORTVNENT (fleuron)

Revers. Légende circulaire dans une double banderolle :

A gauche, première ligne ;

(Croix) PLVS SVA (croix) NON TVA SVNT (croix) SEIPSOCVM (croix) LILIA TRINA (fleuron)

Deuxième ligne :

MVNERA QVAE GRYPHIS SVPPLICIBZ LEOFERT

A droite, première ligne :

(Croix) FERT LEO SVPPLICIBVZ GRYPHIS QVAE MVNERA (croix) TRINA

Deuxième ligne :

LILIA (fleuron) CVM SEIPSO (croix) SVNT TVA (croix) NON SVA PLVS (croix)

Écusson aux armes de Lyon : le chef aux trois fleurs de lis, lion grimpant tourné à gauche[1].

Les émaux de l'écusson ne sont pas indiqués.

Derrière l'écusson une petite banderolle.

Cadre avec double moulure.

De bronze clair.

Diamètre vertical, $123^{mm}.5$; diamètre horizontal, $125^{mm}.5$.

Poids, $438^{gr}.70$.

La médaille a une épaisseur de $6^{mm}.5$ au bord, de

[1] C'est évidemment à dessein que la position héraldique du lion a été modifiée. L'auteur de la composition a voulu rapprocher le lion des fleurs de lis et faire même porter par le lion le chef de France.

MÉDAILLE OFFERTE EN 1533 AU DAUPHIN
par la ville de Lyon
Avers



(Collection de M. Chabrières-Arlès)

MÉDAILLE OFFERTE EN 1533 AU DAUPHIN

par la ville de Lyon

Revers



(Collection de M. Chabrieres-Arles)

$8^{mm}.5$ à la tête de l'enfant et de $10^{mm}.2$ à la couronne du dauphin[1].

Nous avons vu plus haut que l'exemplaire d'or pesait $1{,}307^{gr}.89$. Il était fait d'or à 22 carats 1/2, c'est-à-dire d'or au titre de 917, soit à la densité de 18.20[2]. L'exemplaire de bronze de la collection de M. Chabrières-Arlès a une épaisseur d'un peu plus de 7 millimètres en moyenne; un exemplaire d'or à 22 carats 1/2, du même diamètre, du poids de $1{,}307^{gr}.89$, aurait eu une épaisseur moyenne de près de 9 millimètres. Il n'y a pas lieu d'être surpris de cette épaisseur pour une pièce de cette grandeur à laquelle on avait voulu donner une haute valeur intrinsèque.

Cette médaille est certainement une des médailles faites par Gauvain à l'occasion des entrées de 1533, celle de ces médailles qui fut offerte au Dauphin. Le dessin présente des emblèmes applicables au futur souverain ; les légendes font allusion à ses qualités, comme à l'attachement de la ville de Lyon à la royauté.

[1] Les deux planches en héliogravure ont été faites d'après l'exemplaire original du cabinet de M. Chabrières-Arlès. Les deux faces de la médaille, réduites, que nous avons données aux pages 38 et 39, sont la reproduction du dessin de R. Sifo qui fut joint au catalogue de la vente du musée de Borghesi.

[2] L'or d'écu était à 23 carats, soit au titre de 937 et à la densité de 18.61.

Les armes de Lyon sont bien celles que cette ville avait à cette époque. Le chef aux fleurs de lis remonte au XIVe siècle, et, quand le droit de le porter fut contesté à la ville par l'archevêque, Charles VII confirma ce droit en 1431 par des lettres patentes [1]. Du reste on trouve, en tête du procès-verbal de l'assemblée générale pour l'élection des conseillers du 21 décembre 1507 [2], un écusson semblable à celui du revers de la médaille dont nous parlons [3].

Si la médaille offerte au Dauphin avait, pour un poids d'or de 1,307gr.89, un diamètre moyen de 134mm.5, la médaille qui fut présentée à la reine Éléonore aurait eu, toutes choses égales d'ailleurs, pour un poids d'or de 2,108gr.44, le diamètre de 158mm.05. Elle aurait donc eu un module un peu moindre que celui des médaillons des Valois, dont on a attribué l'exécution à Germain Pilon [4].

[1] Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, MSS. de Guichenon, vol. XXVIII, nos 17, 18, 19.

[2] Archives de Lyon, Syndicats, BB 370.

[3] Le musée de Lyon possède une médaille, trouvée dans les fondements d'une maison à Saint-Étienne-le-Molard (Loire), portant à l'avers et au revers un écusson aux armes de Lyon; l'un des écussons paraît être du XVe siècle, et l'autre du premier quart du XVIe siècle. Le lion, qui est dans la champ de ce dernier écusson, est pareil, quant au dessin, à la cambrure et à la position, à celui de notre médaille.

[4] Ces médaillons ont un diamètre de 156 à 171 millimètres. Le seul exemplaire original que nous avons vu, celui de Catherine de Médicis, a 171 millimètres.

On a eu plus d'une fois à Lyon de pareilles hardiesses. A la fin du xv[e] siècle, un médailleur encore inconnu a modelé et coulé l'étrange et beau médaillon à la tête laurée, de 180 millimètres de diamètre, qui porte le nom du médecin juif Benjamin, fils de Élie Beer, et des légendes hébraïques obscures. Près de deux siècles plus tard, en 1661, Louis Précaire coulait, par l'ordre du Consulat, une médaille de 165 millimètres en mémoire de la pose de la première pierre de l'archevêché.

3. — La médaille de Marguerite d'Autriche.

Une médaille assez belle, de haut relief, à l'effigie de Marguerite d'Autriche, porte la signature de Gauvain ou de Cauvain.

Nous commencerons par décrire cette rare médaille et par expliquer dans quelles circonstances elle a été faite ; nous dirons ensuite pour quels motifs nous en attribuons l'exécution à Jacques Gauvain, l'orfèvre et le médailleur de Lyon.

Avers. (Aigle éployée) MARGARITA CAESARIS MAXIMILIANI FILIA

Buste, tourné à droite, de Marguerite d'Autriche, la tête nue, les cheveux flottant sur les épaules.

Dans le champ : à gauche, les deux bâtons noueux de Bourgogne en sautoir passés dans un briquet duquel s'échappent des étincelles et surmonté d'une couronne ; à droite, une fleur (une marguerite) sortant d'un petit cœur placé dans un lac.

Revers. VICTRIX FORTVNAE FORTISSIMA

A l'exergue : VIRTVS

La vertu debout, les cheveux épars et le bras appuyé sur une colonne, tient une couronne de la main droite et montre de la main gauche la Fortune renversée à ses pieds, laquelle tient une couronne de chaque main. Dans le fond, un édifice en ruines dont on ne voit qu'une arcade.

Médaille coulée.

Cabinet de Bruxelles : de bronze, 41^{mm}.9 [1], 39 millimètres (ce deuxième exemplaire est en mauvais état). Cabinet impérial de Vienne : de bronze, 40 millimètres. Collection de M. Jules Bizot, à Lyon : de bronze, 39^{mm}.1 [2].

[1] L'héliogravure a été faite d'après l'exemplaire du Cabinet de Bruxelles.

[2] Cet exemplaire provient de la collection de sir William Fettes Douglas, qui fut vendue à Londres le 10 mai 1883. (*Catalogue of the collection of cinque cento and later medals, mostly in bronze*... 1883, p. 18, n° 81.)

MARGUERITE D'AUTRICHE





(Musee Royal de Bruxelles)

Le Cabinet impérial de Vienne possède un exemplaire d'argent, en bel état, mais qui a été retouché. Cet exemplaire a 40 millimètres de diamètre et pèse 24^{gr}.100. L'aigle aux ailes éployées qui se trouve à l'avers au-dessus de la tête de la princesse a été transformé en un fleuron ou rosace. Au revers, le mot VIRTVS est devenu VIRIVS.

On trouve le dessin de cette médaille dans les ouvrages suivants :

Marquard Herrgott et Rusten Heer, *Nummotheca principum Austriae* [1], 1re partie, MDCCLII, p. 58, pl. XVII, n° 79 ;

Carl-Gustav Heraeus, *Bildnisse der Regierenden Fürsten und beruhmter Manne vom vierzehnten bis zum achtzehnten Jahrhunderte* . . . MDCCCXXVIII, page 31, pl. XXIV, n° 8 ;

Pompeo Litta, *Famiglie celebri Italiane*, *Duchi di Savoja*, n° 4.

Le Cabinet royal de Bruxelles possède un exemplaire de bronze de cette médaille, du diamètre de 41^{mm}.9, semblable de tout point à l'exemplaire de bronze du Cabinet impérial de Vienne, mais qui pré-

[1] Le *Nummotheca principum Austriae* forme le tome II des *Monumenta aug. Domus Austriacae*.

sente cette particularité que, au revers, au-dessus de l'arcade rompue, on lit sur la plinthe ou plutôt dans un cartouche rectangulaire : GAVVAIN ou CAVVAIN [1]. A l'avers, le nom de MARGARITA est précédé d'une aigle aux ailes éployées.

M. Camille Picqué a décrit cette médaille [2] dans la *Revue de la numismatique belge* (3e série, t. VI, 1862, pages 345 à 346, pl. XVI, n° 1) [3]. Alexandre Pinchart a cité cette pièce dans son *Histoire de la gravure en Belgique, depuis le XVe siècle jusqu'en 1794*, et l'a regardée comme ayant été faite dans les Pays-Bas [4].

M. C. Picqué a donné une explication naturelle de l'allégorie que Gauvain a dessinée et modelée au revers. La femme qui est renversée représente, suivant le conservateur du Cabinet de Bruxelles, la Mauvaise Fortune de la princesse. Les couronnes que la Mauvaise Fortune tient sont celles de France et d'Espagne. En effet, Marguerite, née le 10 janvier 1480, fiancée en

[1] M. Camille Picqué, conservateur du Cabinet de Bruxelles, a lu CAVVAIN. L'addition d'un petit trait à la première lettre nous a fait penser que le graveur a voulu tracer un G. Cela a peu d'importance, le nom de Jacques Gauvain ayant été écrit Gauvain, Cauvain, Gauvan, Cavan.

[2] Cette médaille provient de la collection du chanoine Bellefroid, de Liège.

[3] La notice de M. C. Picqué, tirée à part, forme une plaquette publiée à Bruxelles (6 pages et 1 planche).

[4] Pages 6 et 7.

1482 au dauphin Charles, fut, en 1493, après le mariage de ce prince avec Anne de Bretagne, renvoyée à son père et mariée en 1497 à l'infant Juan, prince des Asturies, fils de Ferdinand le Catholique, qui mourut en 1498. La troisième couronne que lui présente la Vertu debout, est la couronne de Savoie que Philibert le Beau lui offrit en 1501.

Le mariage eut lieu par ambassadeurs, le 26 septembre 1501, à Bruxelles[1], où résidait la princesse, qui, après la cérémonie, partit, accompagnée de sa suite et de l'ambassadeur de Savoie, pour se rendre auprès du duc de Savoie. Celui-ci l'attendait à Romain-Moustier, dans le pays de Vaud, où le mariage fut célébré. Marguerite passa par Lyon et par Bourg en Bresse.

La princesse alla plus tard, à Genève et à Bourg, et c'est lors de son deuxième ou troisième passage dans cette dernière ville qu'elle y fit, le 2 août 1502, en compagnie de son mari, son entrée solennelle, comme duchesse de Savoie[2]. Le conseil de la ville de Bourg décida de faire en cette occasion un présent à Mar-

[1] Le traité de mariage fut signé le même jour; il a été publié par Samuel Guichenon, dans l'*Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoye* (livre VI, contenant les preuves, p. 480 et 481).

[2] Guichenon, *Histoire de Bresse et de Bugey*, M · DC · L ·, vol I, p. 611, 613 et 614.

guerite d'Autriche et fit choix d'une médaille d'or; cette médaille est celle qui fut commandée à Jean Marende et exécutée par celui-ci et par l'ouvrier de Lyon encore inconnu qu'il s'était adjoint[1].

Nous revenons à la médaille qui fut faite avant le mariage. Marguerite a été représentée sous les traits d'une jeune fille, la tête nue et les cheveux flottants; elle n'est désignée dans la légende que comme fille de l'empereur Maximilien. La médaille a été faite à une époque où le mariage avec Philibert le Beau avait été arrêté, mais non pas accompli.

Marguerite d'Autriche avait pris soin de conserver cette pièce, elle en possédait deux exemplaires d'argent doré.

Voici la mention qu'on trouve de cette médaille dans l'*Inventaire des vaicelles d'or et d'argent et aultres joyaux, tappisseries de drapt d'or et d'orfèvreries que aultres riches tappisseries et painctures*, appartenant à cette princesse, qui fut dressé à Malines de juillet 1523 à avril 1524 :

« *Item.* Une aultre médaille d'argent doré de

[1] Natalis Rondot, *Jean Marende et la médaille de Philibert le Beau et de Marguerite d'Autriche*. Lyon, 1883.

Madame d'ung coustel et de l'aultre une femme à moitié nue.

« *Item.* Une médaille d'argent doré de Madame comme celle cy devant déclairée[1]. »

On voit le revers de cette pièce reproduit avec la légende : VICTRIX · FORTVNAE · FORTISSIMA VIRTVS, sur un tableau du cabinet de M. Éd. Fétis, à Bruxelles, qui représente saint Adrien[2]. La médaille est très en vue; elle a l'apparence d'un médaillon en bas-relief (le diamètre étant, sur le tableau, le même que celui de l'ouvrage original), et elle est encastrée dans un pan de mur.

Heraeus a fait connaître trois autres médailles dont l'avers est le même que celui de la médaille dont nous venons de parler; nous ne les avons pas vues et nous ne croyons pas à leur authenticité.

La première de ces médailles n'a pas de revers[3]. La

[1] Cet inventaire est au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il a été publié, d'après une copie faite par M. Michelant, dans le *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire* (de Belgique), Bruxelles, 3e série, t. XII, 1871.

[2] S · ADRIANVS · Sur bois. Hauteur, 295 millimètres; largeur, 216 millimètres. Ce panneau porte le monogramme d'Albert Durer, mais il ne peut être que de la main de Mabuse, de van Orley ou de Jacopo de Barbarj. M. Éd. Fétis incline à l'attribuer à ce dernier, Jacopo de Barbarj, de Venise, dit le Maître au caducée, peintre et graveur, fut valet de chambre et peintre en titre d'office de Marguerite d'Autriche ; né avant 1450, il est mort de 1511 à 1516.

[3] Heraeus, pl. XXV, no 8.

deuxième a au revers l'effigie de Philibert le Beau [1]. La troisième a au revers un écusson (aux armes d'Aragon?), avec la date de 15 16 [2].

Une chose est certaine, c'est que la médaille de Marguerite d'Autriche a été faite de juillet à septembre 1501 ; un autre fait est acquis : le médailleur s'appelait *Gauvain* ou *Cauvain*.

Nous n'admettons pas que cette pièce ait été modelée à Lyon, pendant le séjour que la princesse y fit, au cours de son voyage de Bruxelles à Romain-Moustier. Marguerite d'Autriche, quand elle traversa la France pour se rendre auprès de Philibert le Beau, n'était plus seulement la fille de l'empereur ; elle avait signé le contrat de mariage, elle avait épousé le duc de Savoie par ambassadeurs.

La médaille a dû être faite à Bruxelles.

Le Picard Jacques Gauvain devait être dans cette ville à cette époque ; il avait probablement en ce temps-là vingt-cinq ans environ.

[1] Heraeus, p. 18, pl. XVIII, n° 9. — Herrgott et Heer, *Nummotheca*, 1re partie, p. 59, pl. XVII, n° 80. — Litta, *Duchi di Savoja*, n° 2. — Fleuron avant le mot MARGARITA. Revers. PHILIPERTVS DVX SABAVB. Buste de Philibert le Beau tourné à droite.

[2] Herrgott et Heer, *Nummotheca*, 1re partie, p. 57 et 58, pl. XVII, n° 78. — Avers. Aigle avant le mot MARGARITA. — Herrgott et Heer doutent de l'authenticité de cette pièce.

Rien ne contredit la supposition que notre Jacques Gauvain est l'auteur de la médaille de Marguerite d'Autriche, et l'on remarque le même modelé dans la médaille du dauphin François. Le maître était français, mais son œuvre appartient par le style à l'art flamand, et l'on peut en juger surtout par la tête de la princesse. Malgré ce masque un peu lourd, malgré l'effort et le peu d'élégance qu'on observe dans les figures du revers, cette médaille a quelque beauté ; elle a tout au moins un caractère très original.

Pinchart ne s'était pas trompé en regardant ce précieux petit monument comme un ouvrage flamand[1] ; l'ouvrier, s'il est des nôtres, avait été formé dans les Flandres[2].

4. — Les médailles de Clouet, de la Colombière et de Gadagne.

Jacques Gauvain a modelé et a coulé les six premières médailles que nous avons décrites. Aucun doute

[1] « Je suis plus disposé à admettre, a dit Pinchart, qu'elle (cette médaille) a été gravée dans les Pays-Bas » (p. 7).

[2] Pinchart avait cherché, sur notre demande, s'il n'y avait pas eu dans les Flandres un sculpteur ou un orfèvre du nom de Gauvain ou de Cauvain

n'est possible. Il est probable qu'il est l'auteur de la médaille de Marguerite d'Autriche et que cette septième médaille a été la première qu'il ait faite. D'autres médailles ont été certainement modelées par lui, car il devait être en renom pour ces ouvrages.

Il y a trois médailles faites au temps où vivait Gauvain et dont nous devons parler. Nous ne les indiquons, à dire vrai, que parce que M. de Longpérier, qui s'est toujours vivement intéressé à nos recherches sur la numismatique lyonnaise, avait observé quelques analogies dans le dessin, le modelé et la fonte avec les médailles précédentes, analogies qui l'avaient conduit à penser qu'elles pouvaient être de la main de notre maître.

L'exécution de deux de ces médailles, celles de Clouet et de François de la Colombière a en effet assez de traits de ressemblance avec l'exécution des médailles à l'effigie de Gauvain pour rendre la supposition vraisemblable. Quant à la troisième médaille, nous la signalerons, mais en faisant nos réserves.

à la fin du xve siècle ou au commencement du xvie; ses recherches ont été vaines. L'auteur de la médaille de Marguerite d'Autriche n'a laissé aucune trace de son séjour à Bruxelles ou dans aucune autre ville flamande. Nous avons dit plus haut qu'il était à Lyon en 1515.

IEHANNET · CLOVET · PICTOR · FRANC · REGIS ·

Buste tourné à gauche de François Clouet [1], coiffé, comme l'est Gauvain sur ses médailles, d'une résille et d'un chapeau plat.

Sans revers.

Musée du Louvre, collection de Depaulis, moulage en plâtre. Cabinet de Berlin : de cuivre rouge, 42mm.5 [2]; collection des RR. PP. Jésuites, à Lyon : de bronze doré, 42mm.2.

(*Trésor*, médailles allemandes, p. 40, pl. XXII, n° 2. — *Magasin pittoresque*, 1871, p. 104.)

Avers. (Fleuron) FRANÇOYS · DE · LA · COLVMBIERE · CHR · S · DE PERINS · AET · AN · 50

Buste tourné à droite de François de la Colombière.

Revers. · CONSEILLER · DV · ROY · TRESOR · ET · R (la lettre E manque) CEVEVR · GNAL · DV · DAVLPHE · SAB · ET · P

Écusson aux armes de François de la Colombière.

Au bas : 15 45.

Cabinet de France : de bronze, 52mm.3.

(*Trésor*, médailles françaises, 1re partie, p. 33, pl. XLIII, n° 5.)

[1] François Clouet a pris, dès 1541, la place de son père Jean comme peintre en titre d'office de François Ier.

[2] L'exemplaire du Cabinet de Berlin est un peu ovale (42mm.5 sur 41 millim.), et il est concave au revers.

Avers. DE GVADAGNIS · CI · FLO :

Buste de Thomas de Gadagne tourné à gauche, le mortier sur la tête.

Revers. (Dans le champ) NOBILIS · | THOMAS · DE | GVADAGNIS · CIVIS | FLOR · CONSILIARI | VS · ATQ · ORDINARIVS · | MAGISTER DOMVS · CH | RISTIANISSIMI FRAN- | CISCI · P^{I} GALLOR · R · AC | DV · MEDIO · HĀC CAPPE | FACIĒDAM CVRAVIT | AN · D · M · D · XX | III ·

Musée de Lyon : de bronze, 103^{mm}.5; cabinet de Berlin : de bronze, 104 millimètres. Collection de M. Éd. Aynard, à Lyon : de bronze clair, 100^{mm}.2; collection de M. Ét. Récamier, à Paris : de bronze (sans légende à l'avers et sans revers), 102^{mm}.3.

(*Trésor numismatique*, médailles françaises, 1re partie, p. 40, pl. L, n° 5.)

Cette médaille fut faite à l'occasion de la construction de la chapelle des Gadagne dans l'église des Jacobins à Lyon. Un exemplaire de bronze, qui est au musée de Lyon, fut trouvé en 1817 dans les fondations de cette chapelle.

Cette dernière médaille est singulière. Le dessin et le modelé du buste de Gadagne sont d'un faire différent de celui que présentent les médailles qui sont incontestablement de la main de Gauvain. Il y a du fini, même

de la sécheresse, dans le modelé. C'est bien un travail français, mais tout autre que le travail ordinaire des médailleurs, français ou italiens, de ce temps-là; il se rapproche plutôt du travail des sculpteurs allemands qui ont taillé dans le buis des portraits si vivants et si charmants.

Le buste de Gadagne paraît n'avoir pas été fait pour la médaille de la chapelle des Jacobins; il a été appliqué dans le champ de l'avers et encadré par la large bordure qui a reçu la légende. Bref, nous ne voyons pas la main de Gauvain dans cet ouvrage.

Une autre médaille a été découverte à Lyon, également dans les fondements d'une autre chapelle de l'église des Jacobins, c'est la médaille à l'effigie d'un Panciatici. Elle est de 1517. C'est encore une médaille de travail français, mais faite cette fois tout d'une pièce, faite par un médailleur, probablement orfèvre, qui s'est attaché à rester dans les traditions qu'on peut appeler classiques de l'art des médailles. L'effigie est très étudiée; le visage est grave, un peu solennel, le profil très fin. La légende est en caractères augustaux. La pièce est entourée d'un grènetis bien en relief.

Avers (quarte-feuille) BARTHOLOMEVS · PANCIATIC' · CIVIS · FLORET

Buste de Bartolommeo Pantiatici, tourné à droite. Grènetis.

Revers (quarte-feuille) HANC · CAPPELLĀ · FVNDAVIT · ANŌ · DN̄I · M · D · XVII

Écusson aux armes des Pantiatici.

Dans le champ, en haut : · L · · X ·

Les mots sont séparés par des clous.

Musée de Lyon : de bronze, $46^{mm}.5$.

5. — Les médailles du maître de 1518.

Quatre médailles datées de 1518 sont à l'effigie (trois d'entre elles certainement) de personnages lyonnais. Ces médailles ont à peu près le même module, ont été coulées avec le même bronze et sont faites de la même façon. Elles ont été modelées par le même artiste; leur style se ressent de l'influence flamande.

Nous ne savons pas quel est l'auteur de ces pièces.

Il y avait à Lyon, à cette époque, deux orfèvres qui ont fait l'un et l'autre des médailles.

L'un, Jéronyme ou Jérôme Henry, dont nous n'avons vu aucun ouvrage;

L'autre, Jacques Gauvain, que nous venons de faire connaître.

Il convient de laisser en suspens l'attribution de ces médailles. Cependant nous les avons décrites ci-après pour appeler l'attention sur elles, et nous les avons mises provisoirement à l'actif d'un maître anonyme que nous avons appelé le maître de 1518.

Avers. · D · IOHANNES · DE · · TALARV·

Buste tourné à droite de Jean de Talaru, coiffé d'un bonnet carré.

Au-dessous : 1518

Jean de Talaru, fils de Gaspard, fut reçu en 1509 chanoine de l'Église de Lyon.

Revers. · ACCELERA · VT · ERVAS · ME ·

Un ange agenouillé tenant un écu aux armes des de Talaru.

Au-dessous : 1518

Musée du Louvre : de bronze, 49 millimètres; musée de Lyon : de bronze doré, $48^{mm}.5$; cabinet de Berlin : de bronze clair, $48^{mm}.8$. Collection de M. Ét. Récamier, à Paris : de bronze, $48^{mm}.9$; collection de M. G. de Clausade, à Toulouse : de bronze, $49^{mm}.5$ (bel exemplaire).

(G. Combrouse, *Monuments de la maison de France*, M DCCC LVI, pl. XX.)

Avers. D · IACOBVS · · DE · VITRI ·

Buste tourné à gauche de Jacques de Vitry, coiffé du bonnet carré.

Au-dessous : 1518

Jacques de Larrière de Vitry était chanoine de l'Église de Lyon.

Revers. · NON · CONFVNDAS · ME · AB · EXPECTACIONE · MEA ·

Un ange emportant au ciel un écu aux armes des de Vitry.

Cabinet de France : de bronze, 48^{mm}.1; cabinet de Berlin : de bronze rougeâtre, 48^{mm}.7. Collection de M. G. Dreyfus, à Paris : de bronze.

(*Museum mazzuchellianum*, *Venetiis*, MDCCLXI, t. Ier, p. 36, pl. VI, n° 2. *Trésor*, médailles françaises, 1re partie, p. 32, pl. XLIII, n° 1).

Avers. ANTHONIVS · DE · TOLEDO · MEDICINE · DOCTOR

Buste tourné à droite d'Antoine de Tolède, coiffé du bonnet carré.

Au-dessous : · 1518 ·

Petit rebord.

Revers. NON · TOLEDI · TABVLA · EST · ISTA · SED · EST · SPECVLVM

Une femme nue, tournée à droite, regardant de face, assise sur un bât garni de ses étriers, tient sur la main gauche un vase de fleurs et dans la main droite des plantes ; elle porte sur la tête un vase rempli de fruits.

Petit rebord.

Ancienne collection de M. Benjamin Fillon : de bronze rougeâtre, 48mm.2 [1].

Antonio Gonsalvo de Tolède dit de Condeservo ou Condeserve a été médecin à Lyon. Il avait épousé Grâce Pomard, et fut l'ami d'Étienne Dolet (... 1503-1518) [2].

Avers. · PETRVS · GIRARDI · CI VIS · RVTHENESIS ·

Buste tourné à droite de Pierre Girard, coiffé du mortier.

Au-dessous : 1518

Revers. · FEROCITATIS · VICTRIX · PRUDENCIA

La Prudence assise soutient un écusson aux armes de Girard (un griffon tenant une hache) ; l'écusson est à gauche.

[1] Cette médaille a été décrite par M. le Dr Ernest Poncet dans ses *Documents pour servir à l'histoire de la médecine à Lyon*, 1885, p. 30 et 31.

[2] Archives de Lyon, CC 20 et 114.

Dans le champ, en haut : G B.

A l'exergue : · OTHEA ·

Cabinet de France : d'argent, 47mm.3. Ancienne collection de M. J.-C. Robinson, à Londres : de bronze, 57mm.5 [1].

(*Trésor*, médailles françaises, 1re partie, p. 33, pl. XLIII, nº 4.)

Ces médailles ont un diamètre de 47 à 49 millimètres. Les mots des légendes sont séparés par des clous [2].

[1] L'exemplaire de l'ancienne collection de M. J.-C. Robinson est sans revers; la médaille est entourée d'une double moulure.

[2] Au premier abord, on observe une certaine analogie entre ces médailles et la médaille à l'effigie de Thomas Bohier. — Avers. · THOMAS · BOHIER · GENERAL · DE · NORMANDIE. — Buste tourné à droite de Thomas Bohier coiffé du mortier. Au bas : · MCCCCCIII · Cordon au bord. Revers. · SIL · VIENT · · A POINT · Écusson aux armes de Bohier. Cordon au bord. Cabinet de France : de bronze rouge, 64mm.9. — Cette médaille présente dans l'exécution et dans les détails quelque ressemblance avec les médailles de 1518; ce fait devait être signalé. A notre avis, la main qui a modelé les médailles datées de 1503 et de 1504 n'a pas fait les médailles de 1518. La médaille à l'effigie de Thomas Bohier a plus d'un trait de ressemblance avec les médailles de Pierre Briçonnet, de François de Valois (qui fut François Ier), de Louise de Savoie et de Marguerite de Valois. Ces dernières pièces sont l'œuvre d'un même maître français encore inconnu.

VI

LE MAITRE J. G., GRAVEUR EN TAILLE DOUCE

Un graveur en taille douce a travaillé à Lyon dans le premier tiers du XVIe siècle, de 1522 à 1526. Ce graveur a signé ses planches des initiales J. G. Sur quatre estampes, il a indiqué qu'il a fait celles-ci A LION. L'œuvre gravé de ce maître se compose d'une trentaine de pièces[1].

Quels ont été le prénom et le nom de ce maître? La question n'a pas reçu jusqu'à présent de réponse définitive.

[1] Après Bartsch, Robert-Dumesnil a décrit l'œuvre gravé du maître J. G. (*Le Peintre-graveur français*, t. VII, 1844, p. 18 à 27, et t. XI, 1871, p. 204 à 206.)

Si nous parlons ici de ce graveur, c'est que, à la suite de la recherche faite du maître lyonnais qui se cachait sous ces initiales, nous nous étions arrêté à Jacques Gauvain [1], et nous nous sommes efforcé, pendant bien des années, de découvrir la preuve de l'exactitude de cette attribution. Gauvain a été mentionné plusieurs fois avec la qualité de graveur, et, au commencement du XVIe siècle, le mot *graveur* servait, du moins à Lyon, à désigner le graveur sur métal, le graveur en taille douce. Ainsi Pierre le graveur, c'était Pierre Woeiriot.

Toutefois il ne nous paraissait guère possible que la charmante estampe des trois danseuses et la belle pièce de la Nativité fussent de la main qui a modelé la médaille offerte au Dauphin ou les médaillons à l'effigie de Gauvain. Jacques Gauvain, quoique Français, appartient à l'école flamande ; l'œuvre du maître J. G. est bien français, et l'influence italienne est visible. Bref, il nous a paru que Jacques Gauvain ne pouvait pas être le maître J. G.

Celui-ci est, suivant nous, Jean Ier de Gourmont.

Le nom de Jean de Gourmont avait été indiqué par

[1] Le maître J. G. a pris les orfèvres pour sujet de plusieurs de ses estampes ; il connaissait bien les procédés et le matériel de ce métier.

Mariette. Renouvier, qui a publié en 1854 la deuxième partie de son ouvrage : *Des types et des manières des maîtres graveurs*, avait repoussé absolument cette attribution[1]; il pensait que les initiales J. G. s'appliquaient à Jean Genet. M. Georges Duplessis a regardé la supposition de Mariette comme admissible[2], et Passavant l'a acceptée sans réserve. Celui-ci a même fait plus; il a voulu faire connaître ce maître, et, en le faisant, il a commis une erreur qui n'a pas encore été relevée[3].

Il y a eu deux Jean de Gourmont.

Jean Ier, frère de Robert et de Gilles, était maître imprimeur et libraire à Paris, ainsi que ceux-ci. Il s'est montré dès 1506 et devint maître en 1508[4]. On a des ouvrages sortis de ses presses de 1516 à 1520.

Jean II, fils aîné de Gilles et frère de François, neveu de Jean Ier, fut aussi libraire à Paris; il ne fut maître qu'en 1581.

Jean II a été graveur sur bois; il a signé I D G (en monogramme) ou *Jean de Gourmont* des planches

[1] Deuxième partie, XVIe siècle, 1854, p. 195 à 197.

[2] *Histoire de la gravure en France*, 1861, p. 61 et 62, et *Histoire de la gravure*, 1880, p. 344.

[3] *Le Peintre-graveur*, t. VI, 1864, p. 266 à 268.

[4] A.-M. Lottin l'aîné, *Catalogue chronologique des libraires et des libraires-imprimeurs de Paris*. M · DCC · LXXXIX.

d'ornements. Les planches de l'ouvrage de Christophe de Savigny qui a pour titre : *Tableavx accomplis de tovs les arts liberavx* (1587), dont Jean Cousin a donné les dessins, ont été taillées par Jean II de Gourmont[1] et par son frère François. Ce Jean a gravé aussi en taille douce[2]. C'était un des meilleurs ouvriers de ce temps.

Jean Ier signait *J. G.*, ces deux initiales formant un monogramme. Il n'a gravé qu'en taille douce. Inventeur ingénieux, dessinateur élégant et buriniste habile, il a montré une véritable originalité[3]. Sa manière est différente de celle de Jean II ; le dessin est facile et assez correct, les tailles sont très fines et serrées[4]. On sait que, au XVIe siècle, les imprimeurs lyonnais ont fait

[1] Jean II de Gourmont a aussi gravé sur bois au moins deux des planehes des *Quarante tableaux et histoires diverses touchant les troubles advenus en France* (de 1559 à 1570), de Jean Perrissin. Comme les estampes originales gravées sur bois l'ont été, à Genève, par Jacques le Challeux, de Rouen, *tailleur d'histoires*, qui a travaillé à Genève et à Lyon, les planches signées par Jean de Gourmont sont des copies faites par celui-ci en Franee.

[2] Le Musée royal de Berlin possède, dans son cabinet des estampes, de jolies pièces de ce maître gravées en taille douce et signées I D G (en monogramme).

[3] Le maître J. G. se plaisait à placer ses sujets dans des nefs en ruines, devant des portiques, sous des voûtes sombres.

[4] Renouvier a dit du maître J. G. : « Sans exclure ni la grandeur ni la naïveté, ses figures ont l'expression, le finesse et le mouvement familiers aux artistes français... Il (ce maître) eonnaissait bien l'Italie, ses beaux fonds d'architecture et de ruines en font foi ; ... il est, du reste, de Lyon, et il prit dans ee milieu des types pleins d'agrément » (p. 196).

entrer dans l'ornementation des livres des bandeaux, des culs-de-lampe et des vignettes formés de dessins dans le genre des arabesques, décors légers, pleins de goût et de grâce. Ces ornements ont été composés et gravés par Jean Ier de Gourmont, qui les a signés de son monogramme[1].

Jean Ier ne paraît pas avoir eu de domicile à Lyon ; son nom ne se trouve dans aucun compte ni dans aucun des rôles de tailles ou de pennonages. Il est certain qu'il a fait séjour dans cette ville pendant quelque temps et à plusieurs reprises. Il a gravé en effet des pièces qui portent la mention : A LION. Quatre pièces sont dans ce cas : la Nativité, qui est le plus bel ouvrage de ce maître ; une très jolie pièce, le combat de deux compagnons orfèvres ; une planche d'ornements dont un vase forme le sujet principal et une autre planche d'ornements.

La pièce qui a fait connaître le nom de Jean de Gourmont n'est certes pas la meilleure de son œuvre, c'est le portrait du cardinal de Bourbon : *Carolus cardinalis a Borbonio. Anno aetatis 28.* Cette pièce est signée à gauche : *J Gourmont fe*[2]. Le travail est très fin, un peu sec, et le portrait est sans relief.

[1] Un de ces bandeaux ornés d'arabesques est signé *J. G.* (en monogramme) *inve(nit).*

[2] Les initiales J. G. forment réunies le monogramme ordinaire du maître

Comme on ne connaissait que le Jean de Gourmont, fils de Gilles, dessinateur et graveur, on avait regardé ce cardinal de Bourbon comme étant Charles III, archevêque de Rouen, né en 1562, créé cardinal en 1583 et décédé en 1594. L'estampe aurait été faite en 1590.

Avec notre Jean I[er] de Gourmont, nous rendons ce portrait à Charles II, cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen. Charles II, né en 1523, créé cardinal en 1548, est mort en 1590; c'est celui que les ligueurs firent roi sous le nom de Charles X. Le portrait fut fait en 1551; Gourmont devait avoir alors près de soixante-dix ans.

Jean I[er] de Gourmont est peut-être l'auteur d'un tableau peint sur bois représentant une *Adoration des bergers,* qui est au musée du Louvre[1]. C'est un ouvrage médiocre qui est de ce temps, et la composition rappelle l'ordonnance, les arrangements architectoniques et les personnages des estampes du maître J. G. [2].

J. G. Le *r* de Gourmont avait été omis; il a été gravé au-dessus du nom, entre le *u* et le *m*.

[1] École française, n° 253.

[2] Auguste Bernard a fait mention dans son ouvrage sur Geoffroy Tory de Jean de Gourmont, mais, comme Passavant l'avait fait, il a attribué à un seul, à Jean II, les ouvrages de caractère si différent que l'oncle et le neveu ont produits. (*Geofroy Tory, peintre et graveur, premier imprimeur royal*, 1865, p. 349.)

Concluons en disant que le maître J. G. n'est pas Jacques Gauvain, qu'il était contemporain de ce graveur, qu'il a habité Lyon comme lui, et que nous voyons en lui le premier Jean de Gourmont.

VII

Nous avons trouvé le nom de Jacques Gauvain mentionné à Lyon pour la dernière fois en 1547; c'est dans le rôle des taxes restant à lever sur l'imposition de 1545 [1].

Ce maître était dans cette ville en 1515, et il est probable qu'il a fait en 1501, à Bruxelles, la médaille de Marguerite d'Autriche. Il devait avoir un peu plus de soixante-dix ans en 1547.

Gauvain a toujours demeuré à Lyon du côté du Royaume (Fourvière).

Il a habité d'abord une maison « aulte, moyenne et basse en la rue de l'Angelo... extimée valoir par an

[1] Archives de Lyon, CC 144, f° 44 verso. Rue de Garillian, du côté du Royaume.

xxij livres [1] ». Cette maison était celle de son beau-père Jean Le Père, et sa femme l'eut en héritage.

Gauvain acheta ensuite une maison « aulte, moyenne et basse, sise rue de Romaigny, joignant à la maison Anthoine Lesguille [2] ». Il occupa cette maison jusqu'à sa mort [3]. La rue ou montée de Romagny, ouverte à la fin du xve siècle dans un grand tènement qui appartenait à Humbert Bletterens de Rivoire, seigneur de Romagny, prit ensuite le nom du capitaine Rimbaud dit le Garillan.

Jacques Gauvain avait été taxé, vers 1525, « pour meubles », à 80 livres tournois; il paya, en 1537, 25 écus d'or, soit 50 livres; il obtint en 1538 la réduction définitive de sa taxe de 80 livres à 60 livres. Il payait cette dernière somme en 1545, et 64 livres 6 s. 4 d. tournois en 1546.

[1] Archives de Lyon. « L'un des livres et papiers des nommées et extimés des biens des manans, habitans et ayans biens en la ville de Lion », CC 25, 1516-1538, fo 52 recto et fo 99 recto.

[2] Antoine de Lesguille ou Lesguille, orfèvre (. . 1514-1547).

[3] Archives de Lyon; CC 259, 1523, fo 35 verso; CC 274, 1536, fo 58 verso; CC 142, 1538, fo 96 verso; CC 40, 1545, fo 16 verso.

VIII

Pendant plus de trente ans, Jacques Gauvain a demeuré à Lyon. Nous ne savons pas où il a passé sa jeunesse : pour qu'il ait été chargé de faire une médaille de Marguerite d'Autriche, il faut qu'il ait séjourné à Bruxelles et qu'il s'y soit fait connaître par quelques travaux. Il était originaire de la Picardie, comme son surnom l'indique, de sorte qu'il est naturel qu'il soit allé en Flandre.

Sa *manière* était, d'après Pinchart, assez rapprochée de celle des maîtres flamands. Pinchart a fondé son jugement sur la médaille de 1501 ; il n'a connu de Gauvain que ce seul ouvrage. Les médailles qui sont sans conteste l'œuvre de notre maître portent aussi la marque de l'art flamand.

Orfèvre et graveur de monnaies, Gauvain était bien préparé à remplir la tâche de médailleur. Cependant la médaille que Borghesi nous a conservée n'est pas irréprochable; elle a un caractère tout à fait particulier. La composition se ressent de l'influence italienne, l'exécution est flamande. Peut-être faut-il voir dans le dessin de cet ouvrage la main du Florentin Salvatori? Quoi qu'il en soit, cette médaille est une œuvre de maître, et de maître hardi; hardi en effet l'artiste qui modelait et qui coulait ce médaillon d'or de la reine Éléonore, de seize centimètres de diamètre et du poids de deux kilogrammes!

Les maîtres de Lyon sont, comme médailleurs, au premier rang, en France, au XVe siècle et dans la première moitié du XVIe siècle. Louis le Père et Nicolas de Florence ont été suivis par Nicolas Le Clerc, Jean de Saint-Priest et Jean Le Père. Jean Marende et son compagnon travaillaient dans le même temps que ces derniers, et, venant après le maître encore inconnu de 1518 et Jéronyme Henry, Jacques Gauvain nous conduit à l'époque où Pierre Woeiriot, plus célèbre comme graveur d'estampes, faisait à Lyon en 1555, la rare médaille de Catherine de Médicis. Philippe Lalyame et Jacob Richier, deux sculpteurs, représentent

d'une façon tout à fait personnelle l'art des médailles au commencement du XVII[e] siècle. Au milieu et dans le troisième quart de ce siècle se succédèrent Claude Warin et les maîtres de son école. Claude Warin est bien des nôtres, nous le ferons connaître; son œuvre est important et original. Les successeurs de Warin, Martin Hendricy, Jacques Mimerel, Nicolas Bidau et Lochey de Grandchamp, quoiqu'ils soient restés loin de leur maître, ont encore une place honorable dans l'histoire de l'art lyonnais.

FIN

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL

